N° 1 ET 2. JANVIER ET FÉVRIER 1911

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES
DE CRACOVIE

CLASSE DE PHILOLOGIE.
CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

ANZEIGER
DER
AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN
IN KRAKAU

PHILOLOGISCHE KLASSE.
HISTORISCH-PHILOSOPHISCHE KLASSE.



CRACOVIE
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ
1911

L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE A ÉTÉ FONDÉE EN 1873 PAR

S. M. L'EMPEREUR FRANÇOIS JOSEPH I

PROTECTEUR DE L'ACADEMIE:

S. A. I. L'ARCHIDUC FRANÇOIS FERDINAND D'AUTRICHE-ESTE.

VICE-PROTECTEUR: *Vacat.*

PRÉSIDENT: S. E. M. LE COMTE STANISLAS TARNOWSKI.

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL: M. BOLESLAS ULANOWSKI.

EXTRAIT DES STATUTS DE L'ACADÉMIE:

(§ 2). L'Académie est placée sous l'auguste patronage de Sa Majesté Impériale Royale Apostolique. Le Protecteur et le Vice-Protecteur sont nommés par S. M. l'Empereur.

(§ 4). L'Académie est divisée en trois classes:

a) Classe de Philologie,

b) Classe d'Histoire et de Philosophie,

c) Classe des Sciences Mathématiques et Naturelles.

(§ 12). La langue officielle de l'Académie est la langue polonaise.

Depuis 1885, l'Académie publie, en deux séries, le „Bulletin International" qui paraît tous les mois, sauf en août et septembre. La première série est consacrée aux travaux des Classes de Philologie, d'Histoire et de Philosophie. La seconde est consarée aux travaux de la Classe des Sciences Mathématiques et Naturelles. Chaque série contient les procès verbaux des séances ainsi que les résumés, rédigés en français, en anglais, en allemand ou en latin, des travaux présentés à l'Académie.

Prix pour un an (dix numéros) — 6 K.

Adresser les demandes à la Librairie: Spółka Wydawnicza Polska, Cracovie, (Autriche), Rynek Główny.

Publié par l'Académie
sous la direction du Secrétaire général de l'Académie
M. **Boleslas Ulanowski.**

Nakładem Akademii Umiejętności.

Kraków, 1911. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego pod zarządem Józefa Filipowskiego.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES
DE CRACOVIE

CLASSE DE PHILOLOGIE. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE

L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE A ÉTÉ FONDÉE EN 1873 PAR

S. M. L'EMPEREUR FRANÇOIS JOSEPH I.

PROTECTEUR DE L'ACADÉMIE:

S. A. I. L'ARCHIDUC FRANÇOIS FERDINAND D'AUTRICHE-ESTE.

VICE-PROTECTEUR: *Vacat.*

PRÉSIDENT: S. E. M. LE COMTE STANISLAS TARNOWSKI.

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL: M. BOLESLAS ULANOWSKI.

EXTRAIT DES STATUTS DE L'ACADÉMIE:

(§ 2). L'Académie est placée sous l'auguste patronage de Sa Majesté Impériale Royale Apostolique. Le Protecteur et le Vice-Protecteur sont nommés par S. M. l'Empereur.

(§ 4). L'Académie est divisée en trois classes:

a) Classe de Philologie,

b) Classe d'Histoire et de Philosophie,

c) Classe des Sciences Mathématiques et Naturelles.

(§ 12). La langue officielle de l'Académie est la langue polonaise

Depuis 1885, l'Académie publie, en deux séries, le „Bulletin International" qui paraît tous les mois, sauf en août et septembre. La première série est consacrée aux travaux des Classes de Philologie, d'Histoire et de Philosophie. La seconde est consarée aux travaux de la Classe des Sciences Mathématiques et Naturelles. Chaque série contient les procès verbaux des séances ainsi que les résumés, rédigés en français, en anglais, en allemand ou en latin, des travaux présentés à l'Académie.

Prix pour un an (dix numéros) — 6 K.

Adresser les demandes à la Librairie: Spółka Wydawnicza Polska, Cracovie (Autriche), Rynek Główny.

Publié par l'Académie
sous la direction du Secrétaire général de l'Académie
M. **Boleslas Ulanowski.**

Nakładem Akademii Umiejętności.

Kraków, 1912. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego pod zarządem Józefa Filipowskiego.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES
DE CRACOVIE

CLASSE DE PHILOLOGIE.
CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

ANZEIGER
DER
AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN
IN KRAKAU

PHILOLOGISCHE KLASSE.
HISTORISCH-PHILOSOPHISCHE KLASSE.

ANNÉE 1911



CRACOVIE
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ
1912


P. A. N. Instytut Historii
Biblioteka
A 103

Table des matières.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 1 et 2. Janvier et Février. 1911.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 9 JANVIER 1911.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

M. E. PORĘBOWICZ présente son travail: *„Postille au vers de la Divine Comédie de Dante: »Quei due che seggon lassù più felici« (Par. XXXII, 118)"* [1]).

M. T. SINKO présente son travail: *„Un Anti-Lucrèce polonais"* [2]).

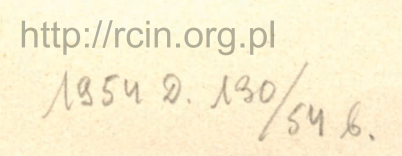
SÉANCE DU 13 FÉVRIER 1911.

PRÉSIDENCE DE M. C. MORAWSKI.

Le Secrétaire dépose sur le bureau la dernière publication de la Classe:

ST. DOBRZYCKI: »Psałterz Kochanowskiego. Jego powstanie, źródła i wzory«. *(Le psautier de Jean Kochanowski)*, 8-o, p. 144.

[1]) Voir Résumés p. 9.
[2]) Voir Résumés p. 12.



M. A. Brückner présente son travail: „*Contribution à l'histoire de la langue polonaise*". II-e série [1]).

M. T. Grabowski présente son travail: „*La critique littéraire en Pologne après 1850*".

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 16 JANVIER 1911.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire présente le travail de M. L. Boratyński: „*L'ancien hospice polonais et ses archives à Rome*".

Le Secrétaire présente le travail de M. M. Łodyński: „*Le document »Dagome iudex« et la politique papale vis-à-vis de la Sardaigne*".

SÉANCE DU 20 FÉVRIER 1911.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire dépose sur le bureau les dernières publications de la Classe:

W. Tokarz: »Warszawa przed wybuchem powstania 17 kwietnia 1794 roku«. *(Varsovie à la veille des évènements du 17 avril 1794)*, 8-o, p. VII et 328.

A. Żółtowski: »Metoda Hegla i zasady filozofii spekulatywnej«. *(La doctrine de Hegel et les principes de la philosophie spéculative)*, 8-o, p. XVI et 268.

Le Secrétaire présente le travail de M. Z. Balicki: „*La psychologie sociale de la connaissance*".

[1]) Voir Résumés p. 32.

Le Secrétaire présente le travail de M. St. Kot: „*L'influence des idées politiques de l'antiquité sur André Frycz Modrzewski (Andreas Fricius Modrevius)*“.

SÉANCE EXTRAORDINAIRE DU 27 FÉVRIER 1910.

Présidence de M. F. ZOLL.

Le Secrétaire présente le travail de M. L. Krzywicki: „*Recherches anthropologiques sur la population polonaise*“.

Résumés

1. A. TRETIAK: **John Harington, epigramatysta dworski z czasów król. Elżbiety (1561—1612).** ***(John Harington, englischer Epigrammatist am Hofe der Königin Elisabeth [1561—1612]).***

Die englische Literatur verdankt ihre hohe Entwicklung am Ende des XVI. Jahrhundertes vielen komplizierten Einflüssen, unter denen der Hof der Königin Elisabeth eine wichtige Rolle spielt. Der Hof bildete den Mittelpunkt der gebildeten Stände und die Königin selbst und viele vornehme Herren gewährten ihren Schutz der Literatur, die damals durchaus noch nicht selbständig war. Man kann sagen, daß alle Arten der damaligen literarischen Produktion, wenn sie auch nicht alle am Hofe Elisabeths entstehen, doch gewiß dessen Schutz genießen und sich hier entwickeln. Am Hofe lebten viele Dichter aus der höchsten Aristokratie und dem Beamtenstande; jedoch haben sich nur spärliche Proben ihres Talentes erhalten, die J. Hannel fast ohne Ausnahme in einem Sammelbande herausgegeben hat. Harington gehört gerade zu denjenigen, die sich vielleicht durch ein bescheideneres Talent auszeichnen, deren literarischer Nachlaß jedoch ziemlich bedeutend ist. Erhalten hat sich vor allem eine Übersetzung des „Orlando Furioso" von Ariosto, die erste große Übersetzung aus der italienischen Literatur im J. 1591; einige Jahre nach seinem Tode (1615) gab ein gewisser John Budge einen Teil der Epigramme Harringtons heraus und ließ dann im J. 1618 und 1631 eine Gesamtausgabe seiner Epigramme in 4 Büchern erscheinen. Diese Ausgabe ist aber doch nicht vollständig, wenn wir es auch in dem „Dictionary of National Biography" (in der neuesten Auflage vom J. 1908), behauptet finden, das sonst sehr gewissenhaft ist und z. B. das Leben

Haringtons mit großer Sorgfalt zusammenfaßt. In dem „British Museum“ befindet sich die eigenhändige Handschrift der Epigramme. Es ist mir geglückt, diese Handschrift zu finden; sie war nämlich früher Professor Walter Raleigh in Oxford bekannt, doch ließ sich dieser niemand gegenüber über diesen Gegenstand aus. Die Sammlung hat eine ganz besondere künstlerische Einteilung und enthält mehr als 70 ungedruckte Gedichte, die meistens zu den besten gehören. Diese beziehen sich teils auf kirchliche und puritanische Zustände, so daß sie von dem Herausgeber, einem Puritaner, weggelassen wurden, darunter mehrere Epigramme mit persönlicher Zuspitzung, Gedichte an König Jakob I. u. s. w. Aus der handschriftlichen Vorlage ersehen wir, daß der Herausgeber auch viele Varianten in den gedruckten Text einführte, um gewisse allzu scharfe antiklerikale Äußerungen abzuschwächen und einige wenig anständige Witze zu beseitigen, wobei er indessen oft den Sinn, die Form und Pointe verdarb, so daß man erst jetzt in der Lage ist, mit Hilfe der Handschrift die ursprüngliche Gestalt der gedruckten Epigramme herzustellen.

Die Kenntnis der vollständigen Epigrammensammlung setzt uns in den Stand, ein genaues Bild des inneren Lebens des Dichters zu entwerfen. Sein äußeres Leben bietet wenig Interesse; wir sehen vielmehr nur eine Reihe von oft auch sehr merkwürdigen Versuchen, sich am Hofe geltend zu machen, die meist trotz günstiger Umstände mißlingen. Dagegen ist sein Seelenbild äußerst interessant. Harington ist ein typischer Vertreter der Intelligenz an der Wende des XVI. Jahrh. Zu dem Seelenbild des Dichters besitzen wir eine reichliche Fülle von Materialien. Die beste Quelle ist seine ganze literarische Leistung, die trotz ihrer Mannigfaltigkeit in bezug auf Form und Inhalt immer eine stark persönliche Unterlage besitzt und uns Fingerzeige zum richtigen Verständnis seiner Epigramme gibt, die selbstverständlich als Erzeugnisse des Augenblicks, des Zufalls immer einen persönlichen Inhalt haben müssen. Außerdem haben wir seine Notizensammlung, s. g. „silva rerum“, die zum großen Teil noch nicht verwertet worden ist, und s. g. „Nugae Antiquae“, eine ziemlich reichhaltige Sammlung von Briefen an ihn und von ihm, und vor allem die sich daran schließenden sehr wichtigen Notizen und Bemerkungen, eine Art kurzes Tagebuch. Aus allen diesen Quellen ergibt sich ein einheitliches Bild seiner Seele.

Im Wesen Haringtons bemerken wir eine eigentümliche Halbheit: Als Hofmann erscheint er durch seine Heuchelei, Feigheit und seinen Eigendünkel gewiß abstoßend, gewinnt aber als Privatmann unsere volle Sympathie.. Er ist ein schwacher Charakter. ein ehrgeiziger Mensch, der eine Carrière machen möchte, dem es aber an Kraft und Mut gebricht, um, wie es damals oft nötig war, alles auf ein Spiel zu setzen, dazu aber zu wenig Kraft und zu wenig Mut besitzt. Er wollte aber seine Schwäche sich selbst nicht eingestehen und suchte die Ursache der Mißerfolge in seiner „Wahrheitsliebe“, die ihm die boshaften Epigramme eingab. Wenn er auch die Heuchelei als niederträchtig erklärt, ist er sich selbst und anderen gegenüber unwahr. ob er nun trotz der Versicherung, nicht schmeicheln zu können. dennoch recht geschickte Schmeichelgedichte an Elisabeth richtet, oder wieder trotz seinen Beteuerungen, der Königin, seiner Patin, treu ergeben zu sein. doch schon zu ihren Lebzeiten sich die Gunst des vermutlichen Thronfolgers, Jakobs VI., zu gewinnen sucht und ihm zum Neujahr 1603 eine Sammlung seiner Epigramme schickt, welchem Umstande wir die Erhaltung seines ersten Entwurfs diese Epigramme (heute im Britischen Museum) verdanken. In dieser Charakterschwäche liegt die Ursache der häufig wiederkehrenden Klagen über seine Freunde am Hofe und seine Mißerfolge, deshalb auch sucht er bei seinen Freunden nur die Lichtseiten, bei den Feinden dagegen nur die dunkelsten Schattenseiten hervorzukehren. Harington war unduldsam gegen alle Emporkömmlinge, die durch die Gunst der Königin zu großem Ansehen gelangt waren. Gegen Leicester wagte er aber nicht aufzutreten, seine gegen Leicester und Raleigh gerichtete Satire, „Metamorphosis of Aiax“, hatte böse Folgen für ihn; nur mit genauer Not entrann er dem Mißgeschicke, wegen dieser Angriffe vor die gestrenge Starchamber zur Verantwortung gezogen zu werden. Dagegen verspottet er oft und offen in seinen Epigrammen Raleigh unter dem Namen des „stolzen Paulus“, weil die Königin diesen energischen Gründer der kolonialen Macht Englands nicht so hoch einschätzte, wie viele andere, die ihre Gunst oft gar nicht verdienten. Diesem schwachen Charakter entsprach ganz gut die Stimmung seines stillen Familienlebens. Hier war auch Harington ein ganz anderer Mensch. Er beschäftigte sich eifrig mit der Wirtschaft — war ein guter Herr für die Diener, ein guter und sorglicher Vater, ein treuer und liebevoller Gatte. An seine Frau richtet er eine ganze Reihe von Epi-

grammen, die besten in der ganzen Sammlung und die ersten von dieser Gattung in der englischen Literatur, die einen großen Reichtum an derartigen Produkten aufzuweisen hat.

Wenn auch Harigton in seiner literarischen Produktion sich nicht gerade als ein glänzendes Talent offenbart, so lernen wir doch einen Vorzug an ihm schätzen: liebevolle Beschäftigung mit seinem Gegenstande und Vertiefung in literarische Probleme, besonders aber sorgfältige Behandlung der Form. Haringtons Bedeutung beruht vor allem auf seiner Übersetzertätigkeit und auf sorgfältiger Behandlung der sprachlichen Form, besonders in seinen fein zugespitzten Epigrammen. Mehrere von seinen schwerer verständlichen Ausdrücken und Redensarten aus der Zeit Shakespeares finden wir zitiert in dem vom Archidiakon Nares um die Mitte des XVIII. Jhs. herausgegebenen Wörterbuch. Doch in der literarischen Tätigkeit erblickte Harington nicht sein Lebensziel, sondern betrachtete sie zum Teil als Mittel, zu Ansehen zu gelangen, wie er es selbst in dem Briefe an Lady Russell (über „Metamorphosis“) zugibt, zum Teil wieder als angenehmen Zeitvertreib. Das gilt in erster Reihe von Epigrammen und den besten Beweis dafür liefert der Umstand, daß in der Zeit, als infolge der Krankheit der alten Königin die Stimmung des Hofes sich immer mehr verdüsterte und Harington sich immer mehr zurückzog, der Dichter immer schweigsamer wurde und nach 1602 nur noch einige gar ernste Gedichte dichtete. Der größte Wert seiner Epigramme besteht darin, daß sie sich ausschließlich in den Hofkreisen bewegen, während andere Epigrammdichter die ganze damalige Gesellschaft in ihren Dichtungen berücksichtigen. Deshalb besitzt Harigton eine beschränkte Zahl von Typen, aber gerade diese Konzentration gestattet, ein scharf umrissenes Bild des Hoflebens zu entwerfen. Es lag dem Dichter fern, auf seine Hofgenossen bessernd einzuwirken und so fehlt auch die übliche Morallehre am Schluß; für jeden behandelten Fehler führt er ein Beispiel an, etwa einen Scherz, in dem es sich um ein Wortspiel handelt, aber für jeden besprochenen Fehler gibt er ein Beispiel; es ist entweder ein Witz, oder ein amüsantes Histörchen. Überall fühlen wir die historische Wahrheit heraus, wie wir sie in ähnlichen Zügen in den zeitgenössischen Memoiren und Sittenkomödien wiederfinden.

Die Sammlung der Epigramme besteht aus vier Büchern zu je 100 Gedichten, jedes mit einem recht interessanten Epilog am

Schluß, wo er sich gegen die Vorwürfe der Unklarheit seiner Anspielungen verteidigt. Inhaltlich zerfällt das Werk in drei Teile: 1) Gedichte persönlichen Inhalts, seine literarischen Urteile, Gedanken über seine eigenen Werke, das Verhältnis zu seiner Frau, seinen Kindern und seiner Schwiegermutter; 2) Epigramme. deren Inhalt aus dem Hofleben geholt ist, Epigramme an Elisabeth, Jakob, Essex u. s. w.; 3) Anekdoten. Die letztgenannten sind meist aus fremden Quellen geschöpft und besitzen den charakteristischen Zug, daß in ihnen nur die bürgerliche Welt vorgeführt wird, die dem aristokratisch gesinnten Harington nur als Gegenstand der Unterhaltung dient.

Haringtons Bedeutung als Epigrammdichter läßt sich in folgende drei Punkte zusammenfassen: 1⁰ Harington ist zwar keineswegs der erste englisch dichtende Epigrammatist, er ist jedoch der erste, der den Inhalt und das Wesen des Sinngedichtes erfaßte. Seine Vorgänger dichten entweder „Concetti" oder eine Art gnomische Poesie, oder kommen wie der beste unter ihnen, Heywood, mit dem Leben nicht in Berührung und schöpfen ihren Inhalt auch nicht aus dieser Quelle. Bezüglich der Form war für Harington Heywood ein Musterbild, doch holte er sich den Inhalt aus der klassischen und der italienischen epigrammatischen Dichtung; 2⁰ Aus den Epigrammen Haringtons ergibt sich ein Bild des Hoflebens und der höfischen Verhältnisse (natürlich mit gewissem Vorbehalt), wie wir es in den historischen Memoiren und zeitgenössischen Werken, z. B. bei Shakespeare, wiederfinden. Ein Unterschied verdient hier besondere Beachtung: bei Harington finden wir Menschen aus dem Ende des XVI. Jhs., Gestalten aus der höheren englischen Gesellschaft, bei Shakespeare unter der äußeren Hülle der englischen Zustände aus der Epoche der Königin Elisabeth ewig-menschliche Typen, die über Zeit und Ort erhaben sind. 3⁰ Auf Grund seiner Epigramme können wir uns, gestützt auf seine Notizen und autobiographische Bemerkungen in anderen Werken, ein anschauliches, typisches Bild eines Menschen aus der höheren Gesellschaft am Ende des XVI. Jahrh. schaffen, wir sehen hier eine Gestalt, die für die ganze Renaissance charakteristisch ist, wenn sie auch in einzelnen Ländern durch historische Einflüsse modifiziert wird. Dabei entrollt der Dichter vor unseren Augen an einem der besten Beispiele das Bild des privaten Lebens des englischen Adels. Beachtung verdient noch der Umstand, daß diese

Epigramme uns die kirchlichen und religiösen Verhältnisse Englands von dazumal, die gewiß eine der interessantesten Fragen dieser Zeit bilden, in höchst anschaulicher und lebendiger Weise vorführen.

---

2. E. PORĘBOWICZ: **Postylla do wiersza Boskiej Komedyi: „Quei due che seggon lassù più felici". Par. XXXII, 118.** *(Apostille au vers de la Divine Comédie: „Quei due che seggon lassù più felici" Par. XXXII, 118).*

Ce travail est un essai de nouvelle interprétation du symbole de la Rose mystique de Dante. Les figures de St. Pierre et d'Adam placés aux côtés de Notre Dame, l'un à sa gauche, l'autre à sa droite, ne représentent pas le Nouveau et l'Ancien Testament, mais bien la papauté et la monarchie dans leurs attributs du pouvoir temporel; la suprématie d'un pouvoir sur l'autre est indiquée par la position réciproque des deux saints. Mais cette position n'apparaît pas clairement dans le texte. Le poète raconte sa vision, telle qu'il la contemplait en se tenant au pied de la Rose, au-dedans de sa corolle lumineuse. Il dit (Par ch. XXXII, v. 121—4):

„Colui che da sinistra le s'aggiusta" (=Adam); — „dal destro vedi" (=St. Pierre), sans indiquer de quel point de vue: celui du spectateur ou celui du tableau réprésenté, il entend les termes „droite" et „gauche". La syntaxe des vers cités se prête simultanément à deux explications; il faut donc chercher la solution ailleurs que dans le texte: chez les commentateurs, dans l'iconographie, chez Dante lui-même. Or, les anciens exégètes ne s'arrêtent pas à la difficulté; les commentateurs contemporains sont d'accord pour placer Adam à gauche et St. Pierre à droite de N. D. sous ce prétexte que le Nouveau Testament est supérieur en dignité à l'ancien. L'iconographie ne peut jeter aucune lumière sur la conception dantesque; l'art du Moyen âge, soit antérieur, soit postérieur à la Divine Comédie, représente le Ciel sous ses formes diverses: Jugement dernier, Couronnement de la Vierge, Gloire de la Trinité, toujours d'une façon traditionnelle et orthodoxe; Adam n'y entre jamais comme protagoniste, si ce n'est en compagnie d'Eve. On aurait une indication plus sure dans la place hiérarchique qu'Adam occupe parmi les choeurs des bienheureux. Chez les évangélistes, chez les pères de l'Eglise, Adam apparaît au sommet de l'humanité

comme l'être le plus parfait; ex contrario il est le symbole du Christ. Dante dans son poème, où l'ordre hiérarchique est observé d'une manière scrupuleuse, n'évoque l'âme d'Adam qu'après celle de Pierre, Jacob et Jean, immédiatement avant les choeurs d'anges.

Mais le critérium le plus certain, c'est l'habitude du poète de compter de gauche à droite et d'indiquer la direction en se plaçant au point de vue du spectateur. Elle est demontrée par l'analyse de toutes les scènes de la D. C. où le poète passe en revue des groupes de personnages ou d'objets:

Dans la vision des 3 Furies (Inf. IX. 45—8). Dante les nomme dans l'ordre suivant: Mégère, Aletto, Tisiphone (au milieu). Mégère est placée non pas à gauche de Tisiphone (c'est l'opinion de Scartazzini et de M. Filomusi-Guelfi), mais certainement à droite, étant „la pire“ des trois, ce qui en enfer donne droit à la primauté. — Dans la scène des Centaures (Inf. XII, 97—8), dans celle des usuriers (Inf. XVII, 68—9), dans la vision des trois faces de Lucifer (Inf. XXXIV, 43—4), l'ordre des bas-reliefs (Purg. X. 25—7), la marche du Cortège mystique (Purg. XXVIII—XXXII) sont conçus d'après le même principe. Pour la scène du Paradis (XV, 19) où l'âme de Cacciaguide apparaît sous la forme d'une étincelle détachée de la croix, l'auteur démontre que l'expression „dal corno che in destro si stende“ veut dire précisement: le bras de la croix que le spectateur voyait à sa droite, c'est-à-dire, le bras gauche, car il serait inconcevable que Dante eût placé un membre de sa famille plus haut que Josué, Charlemagne ou Roland. L'ordre des lettres pendant la formation du verset „Diligite“ (Par. XVIII, 78); l'ordre dans le groupement des princes justes (Par. XX, 37—69), exigent pareillement la direction de gauche à droite. Cette règle est observée même dans le merveilleux spectacle du globe terrestre, entrevu du haut du ciel cristallin (Par. XXVII, 82—4). Le poète s'étant envolé de l'hémisphère méridional, aperçoit et nomme d'abord Gibraltar à sa gauche, ensuite l'Egypte à sa droite. Si dans un seul cas (Par. X, 97—138) les bienheureux formant la guirlande sont nommés de droite à gauche, c'est qu'ils sont présentés au visiteur par St. Thomas d'Aquin qui lui-même en fait partie. Cette exception ne fait donc que confirmer la règle. — On peut encore déterminer la place d'Adam au moyen de la position des sièges de Ste. Anne et de Ste. Lucie, placées des deux côtés de St. Jean, l'une vis-à-vis de St. Pierre, l'autre vis-à-vis d'Adam. Mais Ste Anne

ne joue dans le poème qu'un rôle passif; son culte, même dans l'Eglise occidentale, n'est devenu officiel que relativement assez tard; elle doit céder en dignité à Ste Lucie qui est le symbole de la grâce „sans laquelle il n'y a point de salut, la patronne et gardienne du poète dans son voyage transcendental. Lucie se trouvera donc à droite de St. Jean. Et la disposition de la Rose mystique ressemblant à celle de la „table ronde“, la place d'Adam sera fixée par celle de Lucie: elle se trouvera à droite de N. D.

Cette constatation, d'importance capitale pour le symbolisme de la D. C., permet de pénétrer la pensée occulte de Dante. L'auteur rappelle les points principaux du litige des deux pouvoirs, la théorie gibeline de Pierre Damiani, la théorie guelfe de St. Thomas et de Gilles de Rome (Aegidius Colonna), la situation de Dante qui penchait vers l'opinion de Pierre. Ensuite il confronte les idées des dantologues contemporains, spécialement celles de M. M. K. Vossler. A. Solmi, E. G. Parodi, concernant les opinions politiques du poète. M. Parodi y admet une évolution sensible et radicale; dans ses recherches il arrive à conclure que le dernier „credo“ de Dante a dû être: l'élévation de la loi naturelle au chef de l'ordre du monde et partant la reconnaissance de la suprématie de l'empereur romain, par la volonté de Dieu dépositaire de cette loi. L'hypothèse de l'éminent dantologue florentin serait fortement corroborée par la disposition des sièges dans la Rose mystique que l'on vient d'élucider, à condition toutefois, qu'Adam soit en effet symbole de l'Empire. A cette dernière démonstration est consacrée la dernière partie du mémoire.

Dans l'ordonnance de la D. C. la loi d'analogie constitue un agent de premier ordre. Or, au plus profond de l'Enfer Satan apparaît avec le titre de „lo imperador del doloroso regno“, comme antithèse de la monarchie divine. Dans le XXXII-ème chant du Purgatoire, de l'avis de la plupart des commentateurs, l'Arbre signifie l'empire doué de l'attribut du pouvoir législatif. En face de lui, le Char signifie l'Eglise. Mais les rapports de ces deux pouvoirs symbolisés ainsi n'apparaissent pas dans les commentaires avec assez de clarté. Pour y arriver, il faut saisir au juste le sens du vers: „E quel di lei a lei lasciò legato“ (XXXII. 51). L'auteur traduit: ce qui venait de l'arbre il l'attacha à l'arbre et l'y laissa. Symboliquement cela veut dire: le gouvernement séculaire du Char de l'Eglise, formé d'une parcelle du pouvoir monarchique, est par

le geste du Griffon-Christ rendu à l'Empire, conformément aux paroles de l'Evangile: „rendez à César ce qui est à César“, conformément aux théories de Pierre Damiani. Cette transmission du pouvoir accomplie, l'Arbre, c'est-à-dire la monarchie temporelle et universelle, reverdit et se couvre de fleurs pour le bien de l'humanité.

La conclusion par analogie demande que la dernière vision du poète appartienne au même ordre d'idées et qu'elle apporte la solution dans sa forme définitive et suprême. Adam et Pierre sont qualifiés de „deux racines de la Rose“. En effet, c'était leur oeuvre que d'amener sur la terre la civilité, condition nécessaire à l'accomplissement du bonheur éternel. Celui toutefois, qui fut destiné à cette mission dès le commencement des siècles, le premier homme, le premier gouverneur, symbole de la loi naturelle, se trouve aussi au Ciel élevé au-dessus de tous les humains. Telle serait la dernière pensée morale et politique de Dante; c'est par elle que commencerait l'humanisme de l'époque moderne.

---

3. TADEUSZ SINKO: **Polski Anti-Lucretius.** *(Ein polnischer Anti-Lukrez).*

Unter der Bezeichnung eines polnischen Anti-Lukrez faßt der Verfasser fünf hexametrische *Carmina* (1 de Deo uno; 2 de divina providentia; 3 de anima immortali; 4 de religione; 5 de virtute) zusammen, die von einem polnischen Jesuiten, Ignaz Wilczek, verfaßt, zuerst (seit 1777) einzeln, dann (1785) in Kalisch in einer Gesamtausgabe erschienen. Wilczek tritt in die Fußstapfen des berühmten Kardinals de Polignac und setzt den von jenem (für das 11. und 12. Buch des Anti-Lucretius) angekündigten, doch nicht durchgeführten Kampf gegen die Deisten fort, ohne dabei die Atheisten, die er Epicurei nennt, aus den Augen zu verlieren. Um die Gegner des Jesuiten näher zu beleuchten und ihren Zusammenhang mit Epikur und Lukrez zu erörtern, erinnert der Verf. zuerst an die Hauptdaten aus dem Fortleben des Lukrez in Europa, besonders in Polen, wo er im XV. Jahrhundert von Gregor aus Sanok, im XVI. Jahrhundert von Johann Kochanowski (besonders Eleg. IV 3), im XVIII. Jahrhundert von A. Poniński, S. Leszczyński und besonders von S. Trembecki (in Zofiówka) gelesen und benützt

wurde; dann zeichnet er die Hauptphasen der Entwickelung des modernen Materialismus, Deismus und Atheismus und weist immer auf ihr Verhältnis zu Lukrez hin. Dieses Verhältnis war so eng gewesen, daß Polignac seine Polemik gegen die zeitgenössischen Materialisten und Atheisten an die Adresse des Lukrez (und Epikurs) richten konnte. Dem Namen des antiken Philosophen und des Dichters des Materialismus begegnen wir auch bei den polnischen Bekämpfern der Deisten und Atheisten, bei A. Poniński (Sarmatides, 1741), S. Leszczyński (L'incredulité combattue par le simple bon sens, ca 1750) und S. Konarski (Über die Religion der honetten Menschen, poln. 1769. später auch lateinisch). Am meisten systematisch wird dieser Kampf von Ignaz Wilczek durchgeführt.

Das erste Buch (de Deo uno, 1214 Hexameter) seines Gedichtes ist dem Beweise der Gottesexistenz gewidmet, unter steter Polemik mit den Materialisten: Der Dichter gesteht zwar, daß das Wesen Gottes unbegreiflich ist, meint aber, daß seine Existenz ebenso gewiß ist wie die des Menschen. Ein jeder Mensch gibt schon durch sein Dasein das Zeugnis für die Existenz der ersten Ursache. Ebenso die Welt. Die Hypothese ihrer Entstehung aus dem zufälligen Zusammentreffen blinder Atome scheitert schon an der Beschaffenheit der trägen Materie und zwingt dazu, ein jedes Atom mit göttlichen Attributen auszustatten. Nach dem kosmologischen wird der teleologische Beweis beredt ausgeführt, dann werden zur Ergänzung des ersten Beweises die Begriffe des Zufalls, der Bewegung und des Lebens erörtert. — Gott ist zwar dem menschlichen Verstande unzugänglich, da wir aber die Existenz vieler irdischen Dinge auf Grund des Zeugnisses der Sinne annehmen, so müssen wir umso mehr der Vernunft glauben, die uns einen klaren, also sicheren Gottesbegriff liefert. Hier wird das Verhältnis der Vernunft zu den Sinnen, dann überhaupt zu der Materie behandelt und es wird festgestellt, daß die Vernuft nur von einem ewigen Geiste stammen kann. — Nach der Beseitigung der Schwierigkeiten, die in dem Begriffe der Schöpfung aus Nichts enthalten sind, wird auf Grund der Unbegrenztheit der göttlichen Attribute bewiesen, daß es nur einen einzigen Gott geben kann. Wer trotzdem an der Gottesexistenz zweifelt, soll bedenken, daß die Nichtexistenz Gottes nicht bewiesen werden kann, der Zweifel aber an seiner Existenz — falls Er existiert — sich sowohl in diesem Leben, wie auch nach dem Tode rächt: Es ist also sicherer und zuträglicher

an Gott zu glauben. — Das zweite Buch (de divina providentia, 657 Hexameter) enthält eine Theodicee: Die Welt ist unvollkommen. denn jede Schöpfung ist begrenzt, jede Begrenzung ein Defekt. Der Schöpfer hat den Dingen nur das verliehen, was von ihrem Wesen gefordert wird. Die Welt ist als ein zusammengesetztes Ganzes zu betrachten, wobei zu der Harmonie auch unvollkommene Bestandteile nötig sind. Gott mußte nicht, er wollte nur die Dinge so ausstatten, wie sie sind; die Absichten seiner unbegrenzten Weisheit sind dem begrenzten Verstande unzugänglich; wenn auch etwas nicht direkt aus dem Prinzip der Güte Gottes hergeleitet werden kann, widerspricht es derselben noch nicht, denn es kann auch seiner unbegrenzten Freiheit und Allmacht sein Dasein verdanken. Nun wird die Frage beantwortet, warum Gott das moralisch Böse zuläßt, und zu dem Schluß geführt, daß nur unsere unzulängliche, sich selbst nicht ausreichende Natur die Quelle alles Bösen ist. Dem Einwand, warum Gott den Menschen geschaffen hat, wenn er vorher wußte, daß er sündigen wird. begegnet der Dichter mit dem Hinweis auf die Freiheit des menschlichen Willens und bringt diese Freiheit in Einklang mit Gottes Allwissenheit. Das Vorhandensein des Bösen ermöglicht die Betätigung jener Freiheit und die Erwerbung des ewigen Glückes. Auch das Wohlergehen der Bösen und das Elend der Guten wird mit der göttlichen Ökonomie in Einklang gebracht. — Das dritte Buch (de anima immortali, 1102 Hexameter) ist gegen Lukrez drittes Buch de rerum natura gerichtet. Er sucht darin den Beweis zu führen die Seele sei körperlos. sie sei eine einfache Substanz, die außerhalb des organischen Körpers ihr Dasein wahrt, sie sei die Quelle des Lebens und der Erkenntnis, ihr Ziel endlich sei ein ewiges. Jenes Ziel sei die Unsterblichkeit, und damit stimmen die Eigenschaften der Seele überein, nämlich der angeborene Hang zum Erkennen des Wahren. zum Erfassen des Guten und die Fähigkeit, der gewonnenen Erkenntnis zu folgen. Der Unsterblichkeitsglaube wird in seinem Wert für das gesellschaftliche Leben gewürdigt, es wird die Verschiedenheit der menschlichen und der tierischen Bestimmung gegen die Materialisten festgestellt, endlich wird die Furcht vor dem Tode erklärt und die Gefahr beschrieben. die die Epikuräer laufen, falls die Seele unsterblich wäre.

Soviel hat auch Polignac in seinem Anti-Lukrez gelehrt. Mit dem vierten Buche (de religione, 1253 Hexameter) wird sein Werk

von Wilczek in der Richtung fortgesetzt, daß zuerst die Mittel angegeben werden, durch die der Glückshunger der unsterblichen Seele befriedigt wird. Diese Mittel werden von der Religion geliefert, die uns über Gott und über unsere Pflichten gegen Gott, gegen uns selbst und gegen unsere Mitmenschen belehrt. Die sogenannte natürliche Religion reicht dazu nicht aus, eine geoffenbarte ist notwendig, aber auch diese muß außer der Belehrung der Menschheit auch Heil bringen, die Erlösung von der Erbsünde. Nun werden die Beweise für Christi Gottheit und für den göttlichen Charakter seiner Lehre und seiner Kirche angeführt. Eine umständliche Erörterung ist den Wundern gewidmet. — Das kurze fünfte Buch (de virtute, 459 Hexameter) befaßt sich mit den Merkmalen der wahren, christlichen Tugend, wodurch sie sich von der scheinbaren Tugend der „honetten" Menschen unterscheidet und klingt aus in einen Hymnus auf Gott, der dem Lukrezianischen Venushymnus nachgebildet ist.

Als Anhang sind dem polnischen Antilukrez vier versifizierte Abhandlungen beigegeben, in denen die Farbenlehre (de coloribus), die Akustik (de sono), die Meteorologie (de prognosticis) und die Gestalt der Erde (de figura terrae) behandelt werden. Auch hier hat Wilczek viel von Polignac profitiert, zeigt aber auch persönliche Vertrautheit mit der zeitgenössischen wissenschaftlichen Forschung. — Neben dem berühmten Polignac gebührt auch seinem polnischen Nachahmer und Fortsetzer, Ignaz Wilczek, eine Stelle in der europäischen Literärgeschichte.

4\. WACŁAW TOKARZ: **Warszawa w przededniu wypadków 17 kwietnia 1794 roku.** *(Varsovie à la veille des évènements du 17 avril 1794).*

Le 24 mars 1794, à la séance du Conseil permanent, Ankwicz annonça „que le manifeste de Kościuszko aux citoyens venait de parvenir à la poste"; conjointement, la Commission militaire de la Couronne donnait communication d'un „rapport concernant la rébellion d'une partie de l'armée à Cracovie, la distribution dans cette ville d'écrits révolutionnaires et certaine agitation des esprits". C'est en ces termes que le procès-verbal du Conseil permanent rapporte la première nouvelle arrivée à Varsovie des événements ayant eu lieu à Cracovie le 24 mars 1794.

Ces événements, malgré tout, étaient tout imprévus à Varsovie, et furent une véritable surprise pour les sphères gouvernementales polonaises. A vrai dire, la marche de Madaliński vers le sud permettait de supposer que Cracovie ne tarderait pas à proclamer l'insurrection. et depuis le 12 mars, le bruit courait à Varsovie d'un soulèvement de la noblesse et du peuple dans la région de Cracovie; mais néanmoins au Conseil permanent on avait des données suffisantes permettant de penser que ni la population cracovienne, ni l'armée ne se solidariseraient assez étroitement pour lever l'étendard de la révolte. A peine quelques jours auparavant Ankwicz avait rendu compte au Conseil des diétines cracoviennes tenues dans un calme complet; on venait d'envoyer à Cracovie, à la Commission administrative, des instructions touchant la conduite à tenir par la population à l'égard du mouvement de Madaliński. Dans la séance du 27 mars. on avait donné lecture du rapport de Wodzicki et de Mauget du 22 mars, contenant évidemment les assurances les plus formelles de loyalisme, et — de coopération contre Madaliński, puisqu'on en donna communication immédiate à Igelstrom, lequel déclara „que, du côté de l'armée russe, il ne peut y avoir à ce sujet aucun désagrément". La personne de Wodzicki surtout, jouissant de la pleine confiance du roi et de la Commission militaire, semblait garantir que l'exemple de Madaliński ne serait point suivi dans la contrée de Cracovie.

D'autre part, le cours même des évènements après le soulèvement de Madaliński n'était pas pour inquiéter le gouvernement varsovien. Ce soulèvement — les craintes suscitées au début ayant é é promptement apaisées — était considéré à Varsovie comme la première défaite de l'insurrection. N'avait-il pas en effet rendu vain le projet d'une prise d'armes simultanée à Varsovie, dans la Grande Pologne, à Cracovie et à Vilna? Varsovie elle-même n'avait pas bougé; la rébellion avait avorté dès le début. Madaliński n'était même pas parvenu à entraîner ces masses profondes de la petite et de la moyenne noblesse, parmi lesquelles, grâce à l'appui de Zieliński, il avait une si grande influence (et c'est pourquoi on lui avait constamment assigné le rôle d'initiateur du mouvement), et même dans l'armée où la réduction avait fait naître tant de mécontentement, malgré une agitation violente, il n'avait trouvé qu'un seul imitateur. Dans ce mouvement, sans programme arrêté, sans idée directrice, se masquant au contraire assez maladroitement aux

yeux de la Commission militaire, on avait fini par ne voir à Varsovie qu'une simple manifestation d'indiscipline. amenée par la réduction. Aussi le Conseil en tint-il si peu compte qu'il ne jugea pas urgent de retarder l'application de la réduction, comme le demandait la Commission militaire de la Couronne. (Procès-verbal de la séance du Conseil permanent du 14 mars 1794: En ce qui concerne le délai demandé pour la réduction de l'armée, à propos de laquelle parviennent au Conseil des questions, alors qu'il n'y devrait parvenir que des nouvelles de l'exécution de cette mesure... il a semblé bon à Sa Majesté et au Conseil de s'en référer aux résolutions précédentes prises à ce propos...). Il n'y eut aucune séance extraordinaire, on n'eut aucune hâte à citer les coupables devant le tribunal de la Commission, on fit appel avant tout aux moyens de conciliation. Varsovie restait dans le calme le plus complet, en province la noblesse ne s'empressait aucunement de se joindre au mouvement; ce n'est que dans l'armée qu'on pouvait constater une certaine fermentation, mais on s'y attendait dès le commencement de l'application de la réduction. N'eût été le danger des nouvelles prétentions affichées par la Prusse, et dont Madalinski était le prétexte, à Varsovie la situation aurait été considérée comme pleine de sécurité. C'est ainsi d'ailleurs que, malgré toutes ses appréhensions, la jugeait Igelström; et Bucholtz faisait de même.

Mais voici que les choses prennent une autre tournure: on se trouve maintenant en présence d'un mouvement à but politique déterminé, s'emparant hardiment du pouvoir, décrétant des impôts et des levées de recrues, solidement soutenu par toute une partie du pays. Aussi les nouvelles venant de Cracovie firent-elles dans le Conseil une tout autre impression, y furent-elles reçues avec de tout autres dispositions. — Nous lisons dans le Procès-verbal de la séance du 29 mars: „Ont été votées plusieurs propositions dans le but d'obvier au mal qui s'étend et dont les effets sont pour la patrie un danger et une menace de discorde; en vertu de quoi le Département de la justice a été invité à préparer au plus tôt des „universaux" éclairant la nation sur la portée néfaste de la coalition en formation, détournant les citoyens de s'y joindre, et en même temps un projet de convocation des tribunaux de la diète, et cela pour lundi, jour auquel la séance du Conseil se tiendra le matin".

On s'efforça dès le premier moment d'assimiler le soulèvement qui venait d'éclater à la Révolution française, de faire croire qu'il

se solidarisait avec cette dernière, non seulement diplomatiquement mais organiquement. C'est ainsi que le présentait Igelström dans ses proclamations. de même que Stanislas Auguste et le Conseil. On le rattachait aux troubles agraires qui çà et là s'étaient alors produits dans la République; on craignait de voir se transporter en Russie ce mouvement social aussi bien que les émeutes ouvrières de la Silésie; on redoutait enfin une politique terroriste, une atteinte portée aux privilèges de la noblesse, l'établissement de charges écrasantes sur les classes riches en faveur de l'insurrection. C'est par ces mesures qu'on tenta de gagner une partie tout au moins de la Pologne à la cause de l'ordre contre l'insurrection. au nom des principes du maintien de la propriété, de l'autel etc., dont était la sauvegarde le système représenté par Igelström et les gens du Conseil permanent.

De cette façon l'action d'Igelström et du Conseil contre l'insurrection donnait la main à la réaction contre la Révolution française, réaction qui, à la suite de la Russie. s'était rapidement constituée dans la République, au lendemain de la diète de Grodno. Elle s'exprima tout d'abord par des lois sur les Français, des prohibitions concernant le commerce avec la France.

La Commission de la police les appliquait, il est vrai, assez mollement; néanmoins elles amenèrent une diminution notable de la colonie française à Varsovie, laquelle au surplus fut effrayée des arrestations dont plusieurs de ses membres furent les victimes en décembre 93 et en janvier 94, en connexion avec l'emprisonnement de Masłowski. Les Français liquidèrent leur avoir à tout prix et quittèrent la Pologne, ne voulant pas prêter un serment qui leur imposait la rupture de tout rapport avec leur patrie. Dans les cercles du Conseil on attribuait à cette réaction une portée considérable: on disait que la République allait entrer dans la Coalition avec l'agrément de la Russie qui, dans ce but. consentirait à retarder la réduction des armées polonaises.

Cette réaction se fit sentir jusque dans des détails infimes: non seulement l'armée dut porter par ordre le deuil de Marie Antoinette, mais on exigea que les femmes prissent des vêtements de couleur sombre, on défendit de couper court les cheveux, on prescrivit du haut des chaires des prières contre la Révolution, etc.

La réaction contre la Révolution, dans certains milieux varsoviens, fut un dogme de la mode: quelques dames déclaraient re-

noncer à jamais à la lecture des livres français. exprimaient tout haut leur indignation de la conduite tenue en France par le „jacobin“ Masłowski, et cela à propos de sa mise en prison. Dans ces salons — à la veille de l'insurrection — on traitait de jacobins les hommes de la Diète de quatre ans, on s'en écartait avec ostentation.

Cette assimilation, cette union avec la Révolution française, joua-t-elle en réalité un rôle si marquant dans la conjuration. dans l'insurrection elle-même de 1794? L'auteur n'hésite pas à répondre affirmativement et fait ressortir que les assertions contraires sont avant tout basées sur les aveux faits à Pétersbourg par les organisateurs de l'insurrection. aveux qui décèlent un certain abattement de l'âme et qui. à dessein. donnent un caractère tout différent à cette première époque d'espérance. à ces premiers préparatifs du soulèvement. Un examen attentif et impartial des évènements démontre l'influence considérable de la Révolution française. tout aussi bien sur l'émigration que sur la conjuration ourdie dans le pays. D'après les lettres de Dembowski à Ignace Potocki, on peut voir clairement l'action puissante qu'exercèrent sur l'éclosion de l'insurrection les victoires des Français à la fin de l'année 1793. on peut noter les alternatives d'enthousiasme et de découragement que traversa la conjuration nationale, selon les péripéties de la lutte que soutenait la France. Les rapports de police en outre nous révèlent l'impatience et la curiosité avec laquelle étaient accueillies à Varsovie les moindres nouvelles du théâtre de la guerre. comme on s'y intéressait à chaque note concernant la mission de Deschorches à Constantinople, la possibilité de la guerre avec la Turquie, comme on y commentait vivement la conduite tenue à Varsovie par l'envoyé Suédois Toll qui ouvertement s'était déclaré pour la France. Les journaux, même ceux qui étaient rédigés par des hommes complètement dévoués à la Russie, par exemple la Gazeta Krajowa (Gazette du pays) de Włodek, durent sur ce point sacrifier à l'actualité et, afin de satisfaire les goûts du public. objectivement mais largement rendre compte des évènements qui se déroulaient en France. L'auteur nous donne ensuite un aperçu des effets produits à Varsovie par les incidents de la politique intérieure de la France, à l'époque de la Terreur.

Cette union avec la Révolution persista même après la période du Conseil réprésentatif provisoire. La colonie française de Varso-

vie prit une part très active à l'insurrection, et dans la Députation d'enquête, prenant parfois des allures de Tribunal révolutionnaire, on demandait constamment aux Français accusés: „Quelle était votre opinion sur la Révolution française?" A quoi la réponse: „Entièrement en faveur de la Révolution", devenait le meilleur argument pour la défense. La lutte de la Coalition contre la France avait créé deux camps entre lesquels il fallait nécessairement choisir; et c'est pourquoi, par la force même des choses, l'insurrection se solidarisa avec la France. Ce n'est que plus tard que diminua cette affinité: tout espoir de secours de la France n'étant plus permis, après le massacre de Praga on commença à s'efforcer d'en perdre même le souvenir.

L'auteur étudie la singulière situation où se trouva Varsovie, à partir du 24 mars jusqu'au 17 avril 1794. C'était de Varsovie qu'était partie l'idée de l'insurrection, et pourtant la cité pendant plus de trois semaines dut rester passive spectatrice des événements. Situation sans seconde dans l'histoire des soulèvements nationaux, et qui mérite d'autant plus de fixer l'attention que les mémoires du temps ne nous ont laissé aucun tableau exact de la vie quotidienne des classes de la population de cette capitale, attendant avec abnégation le signal de la révolte — unique aussi dans les annales de nos insurrections — celle du 17 avril, révolte brutale et sanglante, parce qu'elle fut toute populaire, qu'elle le fut, et dans ses qualités et dans ses défauts.

Avant le soulèvement de Madaliński, Varsovie était une grande ville fort animée. Aussitôt après ce soulèvement commencent à y affluer une foule d'habitants de la campagne, y cherchant un refuge pour échapper aux rigueurs implacables que les généraux russes exercèrent dès le début de la répression.

L'auteur expose l'introduction d'un nouveau statut municipal, la question de l'annexion de Praga à la capitale et la juridiction à laquelle elle fut soumise. Il parle de la misère qui régnait alors dans la République, misère qui se fit si cruellement sentir dans presque toutes les classes de la population de la ville; il s'occupe des économies ostentatoires et ridicules de Stanislas Auguste dans cette période, de l'absence de Varsovie des magnats les plus riches, de la situation financière de la nouvelle aristocratie, fille de Targowica et de la diète de Grodno.

Les classes inférieures de la population et les artisans eurent

tout particulièrement à souffrir, n'ayant plus aucun travail, à cause de l'exode des familles aisées, et celles qui auraient pu leur en fournir s'abstenant de le faire par économie. On avait congédié tous les ouvriers de la fabrique de Kozieniec, toute la livrée, et tous ces malheureux restés sur le pavé, sans pain, ne pouvaient trouver à se placer. A ces détresses venaient s'ajouter celles de toute une population flottante qui, plus tard, jeta quelque ombre sur l'éclat du mouvement insurrectionnel. La bienfaisance publique était impuissante à soulager toutes ces infortunes, la mendicité se multiplia, et avec elle les vols et les crimes.

Le dernier carnaval s'était ressenti de ce dénûment. Quelques créatures de Grodno et surtout la riche aristocratie russe qui avant l'insurrection avait de nombreux réprésentants à Varsovie où ils menaient joyeuse existence, avaient seules donné quelques fêtes.

L'auteur nous montre la composition de cette colonie russe à la suite de laquelle beaucoup de marchands étaient venus s'établir à Varsovie, et qui, avant le 24 mars, était très favorablement accueillie dans le monde du Conseil. „Nos dames raffolent des Russes, écrivait-on alors à Ignace Potocki, elles en raffolent impudemment. Ces dames qui naguère s'enfuyaient devant les Moscovites, sont maintenant à genoux devant eux. A l'exception de la princesse Jablonowska, de Mme Julie Potocka et de Mme Mokronowska, toutes méritent cette critique“. Ces dames—plus tard, après Raclawice—donnent les premières le signal de la fuite à Koenigsberg, Zamość, etc. Les Russes se montrent très flattés de ces faveurs et rivalisent de galanterie: Madame Zaluska étant tombée malade, Igelström fait tendre des chaînes pour barrer les rues et ordonne d'imposer à coups de crosse le silence aux passants trop bavards; Tormasow, même après le 17 avril, fait porter des lettres à Madame Szydłowska à Varsovie par l'officier Szwartz. Cependant les rapports réels de cette colonie avec la ville se révèlent, par exemple, dans les menaces que profère Madame Apraksin en quittant Varsovie avant l'insurrection, ou dans ces projets ultérieurs de destruction complète de la capitale.

Malgré la misère accablant la ville, Varsovie jusqu'en février 1794 n'avait pas cessé d'être une cité fort vivante et fort gaie. L'auteur nous y conduit par une belle matinée, au moment où on relevait les postes de garde. Il nous parle, d'après les relations des espions, de ces cafés patriotiques où l'on s'entassait l'après-midi.

Quelques-uns, par exemple celui du conjuré Dziarkowski, rue du Pont, servaient de lieu de réunion aux patriotes qui, souvent, „à l'entresol", disputaient à trop haute voix et sans assez de précautions sur les nouvelles venues de France, sur celles qui ensuite vinrent de Cracovie.

La jeunesse dorée, les officiers de trottoir s'assemblaient le soir en foule au jardin de Saxe, au jardin Krasiński, remplissaient les théâtres, s'amusaient par leur tapage à donner l'alerte aux patrouilles cosaques.

Tout change à partir de février. La concentration des armées russes impose aux habitants de la ville la charge écrasante de loger les troupes. L'auteur s'étend longuement sur cet état de choses qui produisit tant de mécontentement parmi la population, surtout dans les faubourgs et les villages suburbains où le soldat russe se livrait à mille excès. A compter des derniers jours de février, Varsovie fut pour ainsi dire en état de siège: partout des camps autour de la ville, dans les rues des bivouacs, des batteries d'artillerie roulant sur les pavés, des patrouilles de cosaques circulant nuit et jour, arrêtant les passants, les fouillant, les déshabillant jusqu'à la chemise.

Deux polices, l'une polonaise, l'autre, russe déployaient leur zèle sur la malheureuse cité. A la tête de la polonaise se trouvait le maréchal Moszyński. L'auteur nous donne un minutieux portrait de ce haut dignitaire; il nous décrit sa situation après le départ de Siewers; il parle de sa correspondance avec ce dernier, pendant le mouvement de Madaliński, enfin de sa lutte avec Igelström, lutte tendant à contenir la répression dans les cadres d'une légalité quelconque. D'un autre côté, le fait que Moszyński fut plus tard arrêté sur l'ordre formel de Thadée Kościuszko, les agissements de Rogoziński, les émoluments touchés par Moszyński pour sa surveillance policière, prouvent que ce dernier coopéra à la réorganisation du service des „renseignements". Néanmoins cette police légale ne satisfaisait pas Igelström; elle suscitait des difficultés et, par surcroît, était peu sûre, car par Rudecki qu'Igelström fit arrêter le 4 avril, elle était en contact avec la conjuration et favorisait les évasions.

A la tête de la police militaire russe se trouvait le général de brigade Baur. Accablé de besogne, il se plaint de n'avoir pas fermé l'oeil de cinq nuits avant le 17 avril. Ce curieux personnage devait plus tard faire encore beaucoup parler de lui. Cette police avait



comme agents, en premier lieu, les „informateurs“ volontaires faisant partie du monde de Targowica. Rogoziński qui vendait ses services en même temps à Moszynski et à Baur, dénonçait par exemple l'ex-maréchal Raczyński, Włodek, et plusieurs autres; Miączyński, les Kossakowski jouaient aussi le même rôle. Mais ce qu'il y eut de plus déplorable ce fut que cette police introduisit à Varsovie le terrible fléau de l'espionnage qui auparavant y était inconnu, comme y étaient aussi inconnus les complots. En décembre encore personne ne voulait croire à l'existence du „service des renseignements“ — et dans les rues, dans les jardins, dans les cafés on parlait „patriotiquement“. L'arrestation de Mostowski ouvrit les yeux et convainquit les plus incrédules. Varsovie passa alors à l'extrême opposé: on commença à soupçonner des délateurs de de tous côtés. „Temps horrible, horrible infamie“, écrit-on à Ignace Potocki. „Le frère se méfie du frère. Les femmes elles-mêmes font de l'espionage. Tout le monde est surveillé; on ne peut s'entretenir avec personne. A tout instant il faut s'attendre à être arrêté“. Nul n'est à l'abri des descentes de police; l'abbé Kopczyński lui-même voit sa demeure envahie la nuit par Baur et des officiers russes. On redoute tout, tous sont suspects. Et l'auteur nous raconte la tragi-comédie du patron Blaise Lichocki, frère du bourgmestre de Cracovie, pris pour un espion.

C'était un certain médecin militaire russe, nommé Szwartz, qui dirigeait ce service des renseignements, lequel se recrutait principalement parmi les étrangers polonisés. L'auteur nous trace la silhouette de quelques espions, entre autres de Jean Lanery, fort bien vu parmi les conjurés, même membre de la Députation pour la protection des prisonniers pour fait d'insurrection, et simultanément espion provocateur au service de Baur. Les rapports que ce Lanery adresse à ce dernier sont des documents précieux sur l'état des esprits à Varsovie après le bataille de Racławice.

Cette organisatton policière contribua, au commencement de mars 1794, à faire avorter la conjuration varsovienne. L'auteur raconte l'échec de ce complot, juste au moment où éclatait l'insurrection; il rapporte les malencontreux aveux de Węgrzecki et de Stanislas Potocki; il décrit le sort des prisonniers, l'attitude de Varsovie en présence des arrestations opérées, l'évasion d'une partie des conjurés, dénoncés très vraisemblablement par ceux qui les premiers avaient été incarcérés.

Après le mouvement de Madaliński, et surtout après les évènements de Cracovie, on redouble de vigilance. Les dépositions de Sartorius nous montrent par exemple jusqu'à quel point on voulait isoler Varsovie de tout contact avec l'insurrection, en contrôlant la poste, en violant même la correspondance de Stanislas Auguste et celle des ambassadeurs étrangers, ce qui amena un conflit aigu avec Toll. Igelström, dans une série de notes, somme le Conseil d'avoir recours à des rigueurs exceptionnelles, menaçant „au cas où le gouvernement ne porterait pas remède au mal, de prendre telles mesures que lui dicterait la situation". L'auteur parle ensuite des décisions prises à la suite de cette mise en demeure par le conseil et la juridiction de la conjuration.

Ces procédés nouveaux échouèrent piteusement. Les paysans transportèrent lettres et nouvelles sans la moindre gêne. Le 9 avril on avait déjà appris l'affaire de Racławice. „La nouvelle de la victoire de Racławice retentit à travers Varsovie", écrit-on à Ignace Potocki. A Varsovie étaient arrivés de nouveaux émissaires décidés à tout. L'un d'eux, Charles Müller fut arrêté par les Prussiens à Łowicz, „après une héroïque résistance"; des papiers importants lui furent confisqués. Mais d'autres, comme Thomas Maruszewski, parvinrent à s'introduire dans la capitale et s'efforcèrent d'y retrouver les conjurés qui avaient échappé à la police, et qui pour la plupart appartenaient à la fraction radicale du complot.

Chez les paysans s'éveillait une animosité inouïe contre les Russes. On y montrait du doigt ceux qui, ne fût-ce qu'une fois, avaient arboré un uniforme russe où avaient fréquenté des Russes. Les aubergistes refusaient de recevoir les Russes, sous le prétexte que ceux-ci éloignaient la clientèle. C'étaient surtout les paysans des villages dans la banlieue des villes qui affichaient la plus tenace hostilité.

Des proclamations, des pamphlets, des vers satiriques couraient sous le manteau. L'auteur s'occupe de cette littérature perdue, détruite par crainte des visites domiciliaires, brûlée soigneusement après le sac de Praga. Il cite, d'après la correspondance d'Ignace Potocki, quelques-unes de ces diatribes. Les sermons eux-mêmes (chez les Carmes) et les pièces de théâtre se mettaient au ton du jour. Il se créa ainsi un état des esprits qui amena des rixes avec les Russes. „Toute Varsovie est en ébulition, écrit Lanery à Baur, toute Varsovie est prête à se soulever, pourvu qu'un chef se présente

ou que les insurgés se rapprochent de la ville. C'est la populace qui est le plus à redouter.“

L'auteur rapporte les bruits qui couraient alors parmi le peuple, échos de ses espoirs et de ses craintes, et essaye de déterminer dans quelles sphères surtout se produisit cette fermentation. La bourgeoisie aisée se tenait dans une prudente réserve, bien que dans cette classe aussi il ne manquât pas de gens avides d'entrer en rapport avec l'insurrection, ne fut-ce que pour se prémunir des deux côtés à la fois. Dans ces milieux, il sera fort naturel, la nuit du 16 au 17 avril, de s'armer de gourdins et de se barricader chez soi. L'agitation gagna tout d'abord les corps de métiers, les petits boutiquiers, les gens de maisons (ceux-ci qui en général avaient reçu une instruction plus moins étendue et avaient fait leur service militaire, prirent si solidairement part à la lutte du 17 avril que parmi les combattants se trouvait la livrée d'Ankwicz, de Moszyński, de Kossakowski et même de Baur; ces hommes furent en majorité enrôlés plus tard dans l'armée).

Cette fermentation qui ainsi que le prouvèrent les événements, seule n'eût pas suffi à faire éclater l'insurrection, sans le concours de l'armée, provoqua, surtout à partir de la journée de Racławice, une véritable panique dans le Conseil permanent. L'auteur nous fait connaître cette institution, en expose le fonctionnement et nous fait assister à ses séances. Elle était composée de trois catégories de membres: 1) ceux qui, tout dévoués à Stanislas Auguste, hésitaient maintanant et commençaient à chercher discrètement les moyens d'une entente future avec l'insurrection, ou tout au moins se gardaient bien de brûler derrière eux tous les ponts par où ils pourraient être conduits à cette entente; 2) le parti purement „ambassadeur“ qui s'enfonçait toujours plus avant dans son intransigeance, car c'était pour lui question de vie ou de mort (Ankwicz écrivait à Głębocki: „Dût-on m'appeler canaille, je ne lâcherai pas les plus forts, car il y va de mon existence)“; 3) les partisans de Kossakowski, lesquels, d'après la déposition de Moszyński, projetaient de renouveler la confédération de Targowica. Jusqu'à la fin, ces camps opposés se combattirent avec acharnement.

Cependant plus s'approchait le 17 avril, plus l'épouvante s'emparait de tous ces personnages. Le spectre de la terreur grandissait à leurs yeux et beaucoup d'entre eux n'espéraient déjà plus qu'il leur serait fait grâce. Dès l'affaire de Madaliński ils s'assemblent

fréquemment, ils tiennent des conciliabules privés. Ankwicz dort tout habillé, ses pistolets à portée de la main; Kossakowski met au feu ses papiers; Ożarowski et Zabiełło parlent de donner leur démission. D'autres, appartenant au parti du roi, moins compromis, s'efforcent d'entrer en relation avec les chefs de l'insurrection: ils copient et font parvenir à leurs connaissances l'acte de Cracovie. Ils voudraient bien quitter Varsovie, mais Igelström ne le permet pas; ils voudraient ne pas assister aux séances où l'on est dans la dure nécessité de voter des mesures répressives, mais ici encore il y a Igelström... Ils erraient dans les rues de Varsovie, et sur leur visage les patriotes lisaient que les nouvelles étaient bonnes ou mauvaises.

Et d'ailleurs qu'auraient pu faire dans ces conjonctures même les gens tenant honnêtement le parti russe, tels que le Primat ou Fréderic Moszyński. La situation dans laquelle s'était trouvée la République après le rappel de Siewers (du 28 décembre 1793 au 29 janvier 1794), leur criait éloquemment que, même dans ces limites restreintes, dans ce „pactum subjectionis" — on ne pouvait se reposer „dans l'attente de Catherine." Un rien, une bagatelle, comme l'affaire des croix „Virtuti militari", n'avait-elle pas ébranlé immédiatement tout le système élaboré par la Diète de Grodno. L'auteur s'arrête longuement à cette situation.

La Russie chaque jour émettait de nouvelles prétentions; l'emprunt hollandais était ajourné, ainsi que l'impression des édits de la Diète, édits qui, en outre, n'avaient pas été enregistrés; on projetait de renouveller la politique de Targowica, de convoquer une nouvelle Diète. On était tout étonné d'entendre les Russes habitant à Varsovie réprouver hautement Targowica et la Diète de Grodno, tandis qu'ils louaient avec un bruyant enthousiasme la Constitution du 3 mai. Ces Russes se rattachaient au parti de Zubow. Ils agissaient et parlaient maintenant, comme si leur plus vif désir eût été de voir éclater l'insurrection et, par suite, de faire un dernier partage de la Pologne, partage qui était alors l'objet de tous les entretiens.

Plus tard on vit que toute cette agitation avait eu pour cause une lutte de coterie à la cour de St.-Pétersbourg, lutte en connexion avec les insinuations prussiennes touchant un partage définitif de la République, auquel du reste fut favorable pendant un certain temps Zubow, le tout puissant favori du moment.

On supplia l'impératrice, on se décida à toutes les humilitations

possibles, à toutes les violations des lois naguère solennellement proclamées. Mais cette situation ne se répèterait-elle pas encore; la guerre avec la Turquie ou quelque volte-face de la diplomatie de la coalition n'allaient-elles pas la recréer? La politique de Catherine, au déclin de son règne, n'inspirait guère de confiance même aux partisants les plus fervents de l'alliance avec la Russie. On voyait que cette politique n'obéissait plus à telle ou telle idée directrice, mais à des intrigues de cour; qu'elle se laissait entraîner par la seule force d'inertie à considérer que puisque l'on avait fait deux partages, le mieux était de faire encore un troisième qui apporterait au favori et à son entourage les profits inséparables de ces opérations de liquidation. Et alors par quelles raisons et le Primat et Moszyński pouvaient-ils justifier à leurs propres yeux la nécessité d'appuyer Igelström dans son action contre l'insurrection. Peut-être était-ce à l'aide de ces phrases creuses sur le maintien de la propriété et de la religion; mais pour en apprécier la valeur il ne fallait même pas le scepticisme du XVIII[e] siècle, il suffisait de voir comment les armées russes se comportaient dans la lutte.

Dans ces conditions, en présence des exigences d'Igelström, la position du Conseil était en réalité des plus singulières. Ce fut un moment tragi-comique, presque unique dans notre histoire. Le Conseil en définitive votait tout ce que demandait l'ambassadeur, car malgré tous ses scrupules et toutes ses appréhensions, ce Conseil n'osait lui faire opposition. Le spectre de la terreur insurrectionnelle était loin d'être aussi menaçant pour ses membres que l'image de la guillotine de Robespierre devait l'être plus tard pour les thermidoriens que la crainte rendit si courageux. C'est pourquoi, tandis que d'un côté on projetait d'envoyer Tyszkiewicz parlementer avec Kościuszko, de l'autre on décrétait toutes les mesures répressives possibles, on continuait d'exécuter la réduction, et le 11 avril 1794 on enjoignait à la Commission militaire d'employer les armées polonaises, suivant les indications d'Igelström, à étouffer l'insurrection, de concert avec les Russes. On ne regimbait que sur des vétilles et des détails; lorsque par exemple il s'agit de publier des universaux contre l'insurrection, le Conseil fut le théâtre des débats les plus vifs. Par contre, fallait-il prendre parti personnellement et activement contre l'insurrection, risquer sa peau, comme on dit, toute energie s'éteignait, et la soumission à l'égard de l'ambassadeur n'était pas assez forte pour la ranimer. On le vit clairement

quand le Conseil fut mis en demeure de citer aux tribunaux de la Diète ceux qui avaient pris part à l'acte de Cracovie, non moins que dans la dernière séance du Conseil, le 16 avril.

Conformément à une note d'Igelström, le Conseil invita les Instigateurs de la Couronne (Procureurs) les „hautement nés" Gomuliński et Krajewski, à faire comparoir les coupables. Tout d'abord ces deux personnages prêtèrent serment le 1[er] avril et se mirent à l'oeuvre, sans toutefois faire montre d'un grand empressement. Survint Racławice, et en même temps la démission d'une foule de commissaires et de membres du tribunal diétal. Alors au „hautement né" Gomuliński lui-même commencèrent à s'imposer certaines reflexions... d'ailleurs de nature purement juridique. Il déclara qu'en vertu des anciennes lois et constitutions il n'avait pas le droit de citer, s'il n'y avait pas eu de délateur. Mis au pied du mur, il fait, avec Krajewski, abandon de ses fonctions le 13 avril. En toute hâte il fallait leur donner des successeurs, car Igelström s'impatientait. Par bonheur pour le Conseil, un candidat se présenta: c'était un de ses membres, Ostrorog qui, „voulant améliorer sa situation," fit auprès du roi des démarches pour obtenir cette charge. Toutefois Ankwicz le pressant de faire diligence pour avoir son diplôme, prêter serment et lancer les citations, Ostrorog commença à hésiter. Chez cet ancien pupille du corps des cadets, qui, pour faire carrière, avait traversé toute la misère de Grodno, s'éveillaient, non des scrupules, mais la honte et la peur. A l'instigation de son protecteur Moszyński, il se rendit chez Stanislas Auguste et le supplia d'agréer sa démission. „De même que je vous veux du bien, lui répondit le roi, je ne voudrais pas que vous ternissiez d'une tâche votre nom, en persécutant ceux qui veulent sauver la Patrie." Mais que faire? Igelström fulminait, et Ostrorog qui avait accepté la mission d'agir, devait tout au moins trouver un remplaçant. Dans la nuit du 13 au 14 avril, en compagnie de Moszyński, il se rendit chez un misérable individu, créature de la Diète de Grodno, Wilamowski, et lui proposa de prendre la charge d'instigateur.

Cependant cette proposition est mal accueillie: en vain assure Ostrorog que „c'est un poste auquel il faut s'attacher des pieds et des mains;" rien n'y fait — Wilamowski ne se laisse pas convaincre. A cinq heures du matin, Ostrorog renouvelle tout aussi inutilement sa visite. On finit pourtant par découvrir un candidat en la

personne de Boguski; celui-ci prêta serment le 16 avril. et ensuite paya cher cette faiblesse pendant l'insurrection.

Mais la séance, ou plutôt les deux séances du 16 avril sont encore plus curieuses. On n'en enregistra pas les procès-verbaux, car le conseiller Szwykowski prévoyant l'explosion, décida l'abbé Wołłowicz. secrétaire du Conseil, à supprimer ces procès-verbaux. Au cours de l'insurrection, la Députation d'enquête apporta un soin tout particulier à tirer des membres du Conseil quelques renseignements sur ce qui s'était passé dans cette session. De cette enquête nous sont restées trois copieuses relations de Moszyński, Szwykowski et Ostrorog, qui s'accordent entre elles, mais ne sont peut-être pas dignes de foi, car Ankwicz et Zabiełło ayant déjà été exécutés, il était aisé de leur attribuer tous les méfaits et de les charger impunément.

Voici ce qu'ils rapportent: au début le Conseil était déserté, on en fuyait les séances, au point que le 19 mars il est enjoint aux aux membres d'être régulièrement présents. Le 16 avril, la note d'Igelström exigeant la comparution des chefs de l'insurrection devant les tribunaux et ordonnant d'agir contre la conjuration de Varsovie, cette note. disons-nous, était connue. et par conséquent d'autant plus évita-t-on d'avoir le quorum, „à cause du désagrément de la note proposée".

A la séance du matin. on donna lecture de la note de l'ambassadeur et on envoya à ce dernier Sułkowski avec la mission de lui faire des représentations. Comme on le sait, Igelström le reçut si bien que Sułkowski, à son retour du château. fut frappé d'apoplexie et expira. On profita de cette circonstance, et la séance fut suspendue sans qu'aucune décision eût été prise. Néanmoins Igelström força Stanislas Auguste à convoquer une nouvelle séance pour cinq heures. A cette séance Ankwicz déclara: „Ce que Sułkowski devait proposer, je le propose." A ces mots éclate une certaine confusion à la faveur de laquelle le conseiller Szwykowski, sans en donner les motifs. sort de la salle et s'enfuit. Tout aussitôt Mieczkowski, un page et un courtisan du Conseil se mettent à sa poursuite. Mieczkowski crie à la sentinelle: „Barre-lui le chemin avec ta carabine, ne le laisse pas passer!" On retient le fugitif et on le ramène dans la salle des délibérations. Ankwicz se serait alors écrié: „Dussé-je mourir demain, je lirai". En vain demande-t-il à plusieurs reprises si l'on consent à faire droit à la

requête de l'ambassadeur; on garde le silence. Il exige un vote personnel.— Même silence. Le Primat se décide enfin à prononcer ces paroles: „La même tyrannie qui nous a forcés de supprimer les décorations, veut nous forcer à juger „les insurgés". Et Zabiełło d'ajouter: „Le silence général témoigne de notre accord unanime; nous avons un précédent: car c'est de cette manière qu'à la Diète de Grodno a été votée l'affaire avec la Prusse". Les membres présents se séparèrent aussitôt, sans même avoir signé le procès-verbal.

Le Conseil permanent — ainsi qu'avec raison l'affirmait Simon Kossakowski — ne répondit pas au dernier moment à l'attente d'Igelström; celui-ci seul dut combattre l'insurrection.

L'auteur ici nous fait un portrait d'Igelström, il nous montre comment ce général envisageait la situation, quel plan d'action il conçut et ce qu'à Pétersbourg on pensait de ce plan. Enfin il examine si les Russes se proposaient de s'emparer de l'arsenal et de désarmer une partie de la garnison polonaise; il penche pour l'affirmative dans cette question.

En terminant l'auteur fait remarquer que le complot qui directement amena le soulèvement du 17 avril, fut purement militaire; il étudie l'affaire de la réduction, nous présente un tableau des officiers et des soldats de la garnison de Varsovie. Il explique en détail l'alliance organique qui existait entre certains corps de la garnison de Varsovie et les basses classes de la population de la capitale, alliance grâce à laquelle la réduction avait une telle importance aux yeux de toute la population. La réduction conduisait systématiquement les anciens soldats, blanchis sous les armes et connaissant à fond leur métier, à entrer dans les rangs de l'armée russe. Sous ce rapport les autorités russes déployèrent une vaste activité, secondées en leurs efforts par quelques officiers polonais — heureusement peu nombreux — séduits par l'appât de grosses récompenses. D'après les actes de la Députation d'enquête on peut se représenter avec la plus grande précision ce trafic de consciences, opéré ouvertement à Varsovie. Cette tragique corruption du soldat polonais fut la cause la plus réelle du mouvement du 17 avril. Elle fit entrer un certain nombre d'officiers et de soldats dans l'armée russe. Il faut avouer que dans les régiments moscovites contre lesquels Varsovie eut à combattre se trouvait un assez fort contingent de Polonais. S'appuyant sur les dépositions des

officiers russes-polonais, l'auteur nous découvre les voies diverses par où des hommes qui, d'autre part, constituaient des éléments nationaux non méprisables, parvinrent dans l'armée russe. Pour la plupart, c'étaient d'anciens confédérés de Bar, des gens recrutés pour le service de la Russie par les magnats ayant accepté le rôle de fournisseurs de troupes à la Russie (le prince Xavier Lubomirski), par les hommes de Targowica (Ożarowski, Miączyński). Les armées russes enrôlaient de force les paysans, les achetaient souvent et en remplissaient leurs rangs. Pauvres malheureux, en vérité! Sans exception, en 1794, ils vont passer dans les bataillons polonais; ils raconteront avec la plus grande simplicité devant la Députation d'enquête tout leur dramatique exode dont on ne pouvait pourtant pas leur faire porter la responsabilité.

Et maintenant après le vote d'une levée de 100.000 hommes, après la campagne de 1792, alors que le service dans l'armée polonaise cessait d'être borné à la perception des impôts, aux saisies, à l'exécution des feux de salves pendant les banquets du tribunal, alors qu'enfin il y était permis de verser son sang pour la patrie le soldat ne voulait plus entrer dans l'armée russe. Il l'eût plutôt quittée; le capitaine Bułhak exposa devant la Députation d'enquête, comme quoi, en 1788, du seul régiment des hussards de Sołłohub, douze officiers avaient passé dans les rangs polonais. Les Actes de la Députation, en ce qui concerne le racolage, nous dévoilent les difficultés que rencontrait cette opération à Varsovie, à quels subterfuges, à quels expédients il fallait avoir recours pour toucher ces cinq roubles par tête. Les craintes, les suspicions commencèrent par gagner tout d'abord les simples soldats qui, plus tard, exigèrent de leurs officiers qu'on les conduisît à l'insurrection. „Les fantassins, écrivait-on à Ignace Potocki, n'ayant plus de confiance en leurs officiers, mettent à leur tête des sous-officiers. Tout ce monde s'en va vers Cracovie, au risque d'y laisser les os".

Les efforts de Stanislas Auguste furent impuissants à contenir cet entraînement, même chez les uhlans de Koenig. Dans chaque régiment il y avait des officiers qui sympathisaient avec cet état d'esprit des soldats, qui le dirigeaient même. Parfois c'étaient des hommes de haute valeur, tels que Fiszer ou Erasme Mycielski; parfois aussi c'étaient de simples militaires, officiers sortis des rangs, et pour qui l'insurrection était le moment „où les officiers doivent montrer comment ils savent penser patriotiquement, comment ils

savent se distinguer". Parmi les plus anciens, plus d'un se décidera à la dernière heure, comme Bogusławski en 1830, c'est-à-dire avec une certaine révolte intérieure; mais il y en aura qui, le 17 avril, ne seront pas présents à leur régiment. et qu'ensuite Kościuszko fera emprisonner sans pitié.

Pour terminer l'auteur nous raconte les derniers préparatifs de l'insurrection.

---

5. A. BRÜCKNER. **Przyczynki do dziejów języka polskiego, Serya druga** *(Beiträge zur polnischen Sprachgeschichte, 2. Reihe).*

Die neuen Beiträge charakterisieren in erster Reihe Etymologien und Lautgesetze, wie sie heute mehrfach auftreten. Es wird gezeigt, wie äußerlich dabei verfahren wird und wie die Grundforderungen jeder Etymologie und Phonetik einfach vernachlässigt werden. Der Etymologe kümmert sich nicht um die Geschichte des Wortes und reißt es aus seinem unmittelbaren, natürlichen Zusammenhange heraus; dafür sucht er in Wörterbüchern nach einer ähnlichen sprachlichen Erscheinung; so kommt eine Etymologie zustande, die nur dazu dient, um von einem Nachfolger durch eine gleich treffende verdrängt zu werden. Daher sind viele moderne Etymologien (auf slawischem Gebiet) einfach wertlos; die Resultate dieser Art des Etymologisierens werden an dem Buchstaben *ch* (im Berneker'schen Etymologischen Wörterbuch) illustriert: von den über 70 Nummern einheimischer Wörter (die fremden, türkischen u. s. w. abgerechnet) ist wirklich sicher erklärt — ein einziges *chodъ* = ὁδός, was übrigens seit jeher feststand und was nur von neuren Forschern verdorben wurde, die sein *ch* falsch deuteten; alles andere ist dunkel (die größere Hälfte der mit *ch* anlautenden Wörter soll zudem auf Lautnachahmung beruhen, was ganz unzutreffend ist). Und doch kann man auch auf rein slawischem Grund diesen Rätseln mehrfach beikommen. Zugleich wird auf zahlreiche Worttäuschungen aufmerksam gemacht, die den Etymologen irre führen; niemand zweifelt daran, daß z. B. *ochota* 'Lust' zu *chotěti* 'wollen' gehört und doch haben beide Wörter nichts miteinander zu tun. Ähnliche Fälle wiederholten sich häufig, namentlich bei scheinbaren Fremdwörtern; so steht es z. B. mit *banja* 'Bad', das mit *bain* etc. außer der Bedeutung nichts gemein hat, oder

mit poln. *chęsa*, serb. *chusa* 'Raub', das weder mit der Hanse noch mit Korsaren zusammengeht, sondern ein urslawisches Wort ist, das ja schon Suidas verzeichnet. Hauptsächlich werden polnische Wörter herangezogen und aus ihnen wird auch eine Reihe salabischer, die bisher jeder Erklärung spotteten, oder ganz falsch erklärt wurden, ohne weiteres gedeutet (*tworseika, wôchwe, sagle, jocel* u. s. w.; *bias* 'Zorn' wird als deutsch *böse* erwiesen).

Ähnlich steht es mit manchen neueren „Lautgesetzen". Unrichtige, oberflächliche, zufällige Beobachtungen, bloße Einfalle werden zu Lautgesetzen erhoben und dienen als Grundlage für Etymologien, wobei wiederum die Geschichte und die Zugehörigkeit der Erscheinungen einfach ignoriert werden. So verhält es sich mit dem in den Indogermanischen Forschungen IV aufgestellten Gesetz über die sekundäre Palatalisierung im Slawischen, die mit dem Akzent in Zusammenhang gebracht wird; Tausende von Beispielen, von denen schon jedes einzeln genügt, um das „Gesetz", zu Fall zu bringen, wurden einfach als Analogiewirkungen beseitigt. Und ebenso verhält es sich mit dem neuesten Versuch, die Torbiörnsson'sche Deutung der Liquidametathese auf Grund polnischer Präpositionalverbindungen wieder zu Ehren zu bringen. Weil sich mehrfach im XIV. und XV. Jahrh. die Schreibweise *otewrocił. we głowach*, findet. wird behauptet, daß wie in *zemną* das *e* auf Grund von *sъmъnoją* entstanden ist, so auch *we głowach* ein *vъgъlovachъ* voraussetzt. Auch hier genügt ein einziges Beispiel, das alte Kompositum *zdrowie*, das nach diesem „Gesetz" *zedrowie* (*sъdъrowie*) lauten müßte, um dem „Gesetz" den Boden zu entziehen, aber Verf. begnügt sich nicht damit, sondern führt durch alle mittelalterlichen Denkmäler die Untersuchung, die mit demselben negativen Ergebnis endigt.

Ein dritter Beitrag beschäftigt sich mit Dialektologie; da eine vorläufige Darstellung polnischer dialektischer Verhältnisse zu weitgehenden Folgerungen mißbraucht wurde, wird deren Bedeutung auf das richtige Maß zurückgeführt. Namentlich werden die falschen Vorstellungen über Entstehung und Verbreitung sowie Tragweite des sog. Masurierens, d. i. des Ersatzes von *cz*, *ż*, *sz*. durch *c*, *z*, *s*, richtig gestellt; es wird gezeigt, von wo der Prozeß ausgegangen ist und wie seine Verbreitung keinerlei geographische oder gar ethnographische Schranken kennt, teilt er doch sogar Schlesien in zwei Gebiete und verliert daher eo ipso jegliche Bedeutung. Der

Schluß, daß die polnische Schriftsprache, weil sie nicht „masuriert“, in einer nichtmasurierenden Gegend, nämlich in Großpolen, entstanden sei, wird ebenso als völlig verfehlt erwiesen. wie dem Einfluß von Warschau die Einbuße des verengten *á* abgesprochen wird. Die Isophonen des Polnischen haben bei dem merkwürdigen Konservatismus der Sprache keinerlei tiefere Bedeutung, können höchstens bei Fragen späterer historischer Kolonisation mit verwendet werden.

Ein vierter Abschnitt zerstört die Illusionen, die als sog. historische Argumente in dem neu entbrannten, sonst nur lau geführten Kampf um eine Reform der polnischen Orthographie angeführt werden. Der Verf. greift in den Streit selbst, der ihn nicht wenig aufregt, nicht ein; er widerlegt nur die scheinbaren historischen und phonetischen Gründe, mit denen gekämpft wird. Da die polnische Orthographie in allen zweifelhaften Fällen eine durchaus etymologische, ja nicht phonetische ist oder sein will, so liegt die Entscheidung der Streitfälle jedesmal auf der Hand. So zeigt Verf., wie die Schreibung *biedz* statt *biec* entstanden ist. wie sie von einem einzigen Zeitworte, dessen Inf. kenntlich gemacht werden sollte, ausgegangen ist und. da jener Grund nicht mehr zutraf, längst hätte ausgemerzt werden sollen; wie statt der nur phonetischen, also falschen Schreibung — *ja* (Endungen u. a. der Fremdwörter) und der ebenso falschen mit — *ya* nur die Wiedereinführung der alten und etymologischen Schreibung mit — *ia* (*Maria* u. s. w.) alle Zweifel und Streitigkeiten beseitigt, wobei der Verf. mit Märchen aufräumt, die von dem angeblichen •Übergang (Kürzung!) eines *Marýja* zu *Márja* vorgebracht und geglaubt werden. Ebenso werden andere strittige Punkte erledigt. so wird auch gezeigt. wie falsch es war, auf die Schreibung des *ǫ*-Vocals mit *ą* irgendwelche phonetische Schlüsse zu bauen.

Um diese Hauptausführungen gruppieren sich verschiedene Erörterungen dunkler Punkte aus polnischer (und slawischer) Sprachgeschichte. So wird erwiesen, daß die Partikel *iże* 'daß' kein „erstarrter Nom. Sing. des Pronom. der 3. Pers.“ ist, sondern einfach die Copula *i* + *że* (gerade wie der Deutsche noch im XVI. Jahrh. *und* = *daß* gebraucht), und daß die Herleitung von *eże*, angeblich aus *jeże* 'daß', durchaus nicht nur auf lautlichem Wege möglich erscheint; vgl. ferner die richtige Erklärung von poln. *te*ż (nicht = südslaw. *teže*). *przecie*, die Zurückweisung eines poln *biez* für *bez* 'ohne' u. dgl. m. Es wird eine Anzahl von Fragen über die Heimat und die sprachlichen

Eigentümlichkeiten des Puławer Psalters erörtert, über das Polnisch der Krakauer Deutschen auf Grund des Vokabulars von 1539. über Einzelheiten der polnischen Grammatik des Statorius vom J. 1568 u. s. w. Zahlreiche Etymologien, *Bzura* aus *Brzura*, *jałowiec*, *gmyrać*, verschiedene Lehnwörter namentlich auch aus dem Hebräischen, zu denen jedoch *kiełbasa* 'Wurst' auf keinen Fall gehören kann, werden eingehend besprochen, außerdem wird lexikalisches Material, dann Beiträge zur Geschichte des alten Kirchenliedes sowie einige kultur- und literarhistorische Einzelheiten beigesteuert.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków. 1911. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

5. Marca 1911.

PUBLICATIONS DE L'ACADEMIE
1873—1902

Librairie de la Société anonyme polonaise

(Spółka wydawnicza polska

à Cracovie.

Philologie. — Sciences morales et politiques.

»Pamiętnik Wydz. filolog. i hist. filozof.« *(Classe de philologie, Classe d'histoire et de philosophie. Mémoires),* in 4-to, vol. II—VIII (38 planches, vol. I épuisé). — 118 k.

»Rozprawy i sprawozdania z posiedzeń Wydz. filolog.« *(Classe de philologie. Séances et travaux),* in 8-vo, volumes II — XXXIII (vol. I épuisé). — 258 k.

»Rozprawy i sprawozdania z posiedzeń Wydz. hist. filozof.« *(Classe d'histoire et de philosophie. Séances et travaux),* in 8-vo, vol. III — XIII, XV — XLII, (vol. I. II. XIV épuisés, 61 pl.) — 276 k.

»Sprawozdania komisyi do badania historyi sztuki w Polsce.« *(Comptes rendus de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne),* in 4-to, vol I—VI (115 planches, 1040 gravures dans le texte). — 77 k.

»Sprawozdania komisyi językowej.« *(Comptes rendus de la Commission de linguistique),* in 8-vo, 5 volumes. — 27 k.

»Archiwum do dziejów literatury i oświaty w Polsce.« *(Documents pour servir à l'histoire de la littérature en Pologne),* in 8-vo, 10 vol. — 57 k.

Corpus antiquissimorum poëtarum Poloniae latinorum usque ad Joannem Cochanovium, in 8-vo, 4 volumes.

Vol. II, Pauli Crosnensis atque Joannis Visliciensis carmina, ed. B. Kruczkiewicz. 4 k. Vol. III. Andreae Cricii carmina ed. C. Morawski. 6 k. Vol. IV. Nicolai Hussoviani Carmina, ed. J. Pelczar. 3 c. — Petri Roysii carmina ed. B. Kruczkiewicz. 12 k.

»Biblioteka pisarzów polskich.« *(Bibliothèque des auteurs polonais du XVI et XVII siècle),* in 8-vo, 41 livr. 51 k. 80 h.

Monumenta medii aevi historica res gestas Poloniae illustrantia, in 8-vo imp., 15 volumes. — 162 k.

Vol. I, VIII, Cod. dipl. eccl. cathedr. Cracov. ed Piekosiński. 20 k. — Vol. II, XII et XIV. Cod. epistol. saec. XV ed A. Sokołowski et J. Szujski; A. Lewicki 32 k. — Vol. III, IX, X, Cod. dipl. Minoris Poloniae, ed. Piekosiński. 30 k. — Vol. IV Libri antiquissimi civitatis Cracov. ed. Piekosiński et Szujski. 10 k. — Vol. V, VII. Cod. diplom. civitatis Cracov. ed. Piekosiński. 20 k. — Vol. VI, Cod. diplom. Vitoldi ed. Prochaska. 20 k. — Vol. XI, Index actorum saec. XV ad res publ. Poloniae spec. ed. Lewicki. 10 k. — Vol. XIII, Acta capitulorum (1408—1530) ed. B. Ulanowski. 10 k. — Vol. XV Rationes curiae Vladislai Iagellonis et Hedvigis ed. Piekosiński. 10 k.

Scriptores rerum Polonicarum, in 8-vo, 11 (I—IV, VI—VIII, X, XI, XV, XVI, XVII) volumes. — 162 k.

Vol. I, Diaria Comitiorum Poloniae 1548, 1553, 1570. ed. Szujski. 6 k. — Vol. II, Chronicorum Barnardi Vapovii pars posterior ed. Szujski. 6 k. — Vol. III. Stephani Medeksza commentarii 1654 — 1668 ed. Seredyński: 6 k. — Vol VII, X, XIV, XVII Annales Domus professae S. J. Cracoviensis ed. Chotkowski. 14 k. — Vol. XI, Diaria Comitiorum R. Polon. 1587 ed A. Sokołowski 4 k. — Vol. XV. Analecta Romana, ed. J. Korzeniowski. 14 k. — Vol. XVI. Stanislai Temberski Annales 1647—1656, ed. V. Czermak. 6 k.

Collectanea ex archivo Collegii historici, in 8-vo, 8 vol. — 48 k.

Acta historica res gestas Poloniae illustrantia, in 8-vo imp., 15 volumes. — 156 k.

Vol. I, Andr. Zebrzydowski, episcopi Vladisl. et Cracov. epistolae ed. Wislocki 1546—1553. 10 k. — Vol. II, (pars 1. et 2.) Acta Joannis Sobieski 1629—1674, ed. Kluczycki. 20 k.—

Vol. III, V, VII, Acta Regis Joannis III (ex archivo Ministerii rerum exterarum Gallici) 1674—1683 ed. Waliszewski. 30 k. — Vol. IV, IX, (pars 1. et 2.) Card. Stanislai Hosii epistolae 1525—1558 ed. Zakrzewski et Hipler. 30 k. — Vol. VI, Acta Regis Ioannis III ad res expeditionis Vindobonensis a. 1683 illustrandas ed. Kluczycki. 10 k. — Vol. VIII (pars 1. et 2.), XII (pars 1. et 2.), Leges, privilegia et statuta civitatis Cracoviensis 1507—1795 ed. Piekosiński. 40 k. Vol. X, Lauda conventuum particularium terrae Dobrinensis ed. Kluczycki. 10 c. — Vol. XI, Acta Stephani Regis 1576—1586 ed. Polkowski. 6 k.

Monumenta Poloniae historica, in 8-vo imp., vol. III—VI. — 102 k.

Acta rectoralia almae universitatis Studii Cracoviensis inde ab anno MCCCCLXIX, ed. W. Wisłocki. T. I, in 8-vo. — 15 k.

»Starodawne prawa polskiego pomniki.« *(Anciens monuments du droit polonais* in 4-to, vol. II—X. — 72 k.

Vol. II, Libri iudic. terrae Cracov. saec. XV, ed. Helcel. 12 k. — Vol. III, Correctura statutorum et consuetudinum regni Poloniae a. 1532, ed. Bobrzyński. 6 k. — Vol. IV, Statuta synodalia saec. XIV et XV, ed. Heyzmann 6 k. — Vol. V, Monumenta literar. rerum publicarum saec. XV, ed. Bobrzyński. 6 k. — Vol. VI, Decreta in iudiciis regalibus a. 1507—1531 ed. Bobrzyński. 6 k. — Vol. VII, Acta expedition. bellic. ed. Bobrzyński, Inscriptiones clenodiales ed. Ulanowski. 12 k. — Vol. VIII, Antiquissimi libri iudiciales terrae Cracov. 1374—1400 ed. Ulanowski. 16 k. — Vol. IX, Acta iudicii feodalis superioris in castro Golesz 1405—1546. Acta iudicii criminalis Muszynensis 1647—1765. 6 k. — Vol. X, p. 1. Libri formularum saec. XV ed. Ulanowski. 2 k.

Volumina Legum. T. IX. 8-vo, 1889. — 8 k.

Sciences mathématiques et naturelles.

»Pamiętnik.« *(Mémoires)*, in 4-to, 17 volumes (II—XVIII, 178 planches, vol. I. épuisé). — 170 k.

»Rozprawy i sprawozdania z posiedzeń.« *(Séances et travaux)*, in 8-vo, 41 vol. (319 planches). — 376 k.

»Sprawozdania komisyi fizyograficznej.« *(Comptes rendus de la Commission de physiographie)*, in 8-vo, 35 volumes (III. VI — XXXIII, 67 planches, vol I. II. IV. V. épuisés). — 274 k. 50 h.

»Atlas geologiczny Galicyi.« *(Atlas géologique de la Galicie)*, in fol., 12 livraisons (64 planches) (à suivre). — 114 k. 80 h.

»Zbiór wiadomości do antropologii krajowej.« *(Comptes rendus de la Commission d'anthropologie)*, in 8-vo, 18 vol. II—XVIII (100 pl., vol. I épuisé). — 125 k.

»Materyały antropologiczno-archeologiczne i etnograficzne.« (*Matériaux anthropologiques, archéologiques et ethnographiques*), in 8-vo, vol. I—V, (44 planches, 10 cartes et 106 gravures). — 32 k.

Świętek J., »Lud nadrabski, od Gdowa po Bochnią.« (*Les populations riveraines de la Raba en Galicie*), in 8-vo, 1894. — 8 k. **Górski K.**, »Historya piechoty polskiej« *(Histoire de l'infanterie polonaise)*, in 8-vo. 1893. — 5 k. 20 h. »Historya jazdy polskiej« (*Histoire de la cavalerie polonaise*), in 8-vo, 1894. — 7 k. **Balzer O.**, »Genealogia Piastów.« (*Généalogie des Piasts*), in 4-to, 1896. — 20 k. **Finkel L.**, »Bibliografia historyi polskiej.« (*Bibliographie de l'histoire de Pologne*) in 8-vo, vol. I et II p. 1—2, 1891—6. — 15 k. 60 h. **Dickstein S.**, »Hoëne Wroński, jego życie i dzieła.« (*Hoëne Wroński, sa vie et ses oeuvres*), lex. 8-vo, 1896. — 8 k. **Federowski M.**, »Lud białoruski.« (*L'Ethnographie de la Russie Blanche*), in 8-vo, vol. I—II. 1897. 13. k.

»Rocznik Akademii.« *(Annuaire de l'Académie)*, in 16-o, 1874—1898 25 vol. 1873 épuisé) — 33 k. 60 h.

»Pamiętnik 15-letniej działalności Akademii.« *(Mémoire sur les travaux de l'Académie 1873—1888)*, 8-vo, 1889. — 4 k.